

Histoire et Archéologie spadoises.

Musée de la Ville d'Eaux

Villa royale Marie-Henriette

SPA.

BULLETIN TRIMESTRIEL



La forge du Marteau près de Spa

Septembre 1977

11

Histoire et Archéologie Spadoises

septembre 1977

A.S.B.L.

Musée de la Ville d'Eaux

Avenue Reine Astrid, 77

4880 SPA

BULLETIN N° II

E D I T O R I A L

Les années passent... et les évènements que nous pensons avoir vécu hier participent déjà à l'Histoire ! Il était donc normal et conforme à la vocation de notre ASBL de s'intéresser à ce qui fut l'actualité de notre région dans la première moitié de ce siècle. Notre Bulletin publie d'une part un large écho de la conférence que Monsieur GASPARD nous a offerte, il y a quelques mois, sur " La Coupe de LA MEUSE ", de 1904 à 1953 et, d'autre part, des souvenirs que Monsieur BOUROTTE a recueillis qu'il nous présente sur les " Opérations militaires aux abords de Spa en 1944 ".

Nos lecteurs ont partagé notre grande satisfaction lorsque notre ASBL a bénéficié de la donation SLOSSE, car celle-ci comporte de très nombreux ouvrages et documents forts intéressants; nous les découvrirons peu à peu. Ce bulletin nous parle de l'un d'eux relatif au séjour de Napoléon à Ste Hélène: " la plan LONGWOOD " que notre président a scruté pour nous.

C'est toujours avec plaisir que nous accueillons les lettres de nos membres, surtout celles qu'ils nous adressent, après lecture d'un article, pour nous faire part de leurs remarques et souvent mieux encore, pour nous fournir des informations complémentaires et nouvelles. Nous les remercions vivement; qu'ils continuent et nous ne manquerons pas, chaque fois que possible de faire profiter nos membres de leurs communications.

Nous regrettons beaucoup de ne pouvoir, temporairement, poursuivre la diffusion de la biographie d'E. GAMBART; son auteur, notre ami fidèle et dévoué, Monsieur J. de Walque ayant été souffrant, n'a pu nous faire parvenir la suite de son texte. Mais nous savons qu'il n'y manquera pas dès qu'il le pourra; tous nos vœux pour sa totale guérison.

Comme nous l'annoncions dans notre précédent bulletin, notre Secrétaire, Monsieur M. RAMAEKERS, nous livre les premiers éléments de ses recherches au sujet des " Croix, chapelles et oratoires " de notre région.

Nous sommes certains que nos lecteurs apprécieront cette étude qui leur fournit d'intéressants buts de promenades. Nous renouvelons encore notre appel pour que nos membres s'attachent, chacun dans son 'environnement', à notre campagne de préservation et de restauration de ces touchants témoins de notre passé. Cet appel a déjà été entendu puisque deux croix sont en voie de restauration grâce à Monsieur J. GIET que nous remercions chaleureusement, tant pour son dévouement que pour l'empressement qu'il met, une fois de plus, à nous aider. sera-t'il seul ? Nous sommes persuadés que non !

R.M.

Nos nouveaux membres.

Mme	Bricteux	M. Louise	Spa	Mr	Prijot	Emile	Liège
Mr	Deprez	Charles	Spa	Mme	Prijot	Emile	Liège
Mme	Deprez	Charles	Spa	Mr	Pottier	Henri	Spa
Mme	Eich	Raymond	Liège	Dr	Rocour	Michel	Spa
Mr	Fauconnier	R.	Spa	Mme	Rocour	Michel	Spa
Mme	Fauconnier	R.	Spa	Mr	Uenten	Freddy	Spa
Mr	Gaspar	Jacques	Spa	Mme	Uenten	Freddy	Spa
Mme	Gaspar	Jacques	Spa	Mr	Vienne	R.	Spa
Mlle	Godeau	Madeleine	Spa	Mme	Vienne	R.	Spa
Mr	Libert	Gaston	Spa				
Mme	Libert	Gaston	Spa				
Maj	Malherbe	Paul	Theux				
Col	Marlière	L.	Spa				
Mme	Piron	M. Louise	Verviers				

Liste arrêtée le 20 août 1977
478 membres.

Editeur responsable: Histoire et Archéologie Spadoises; ASBL

Rédaction: Mr R. Manheims, Av. Léopold II, 9. Tél.: (087) 77.13.06 Spa

Secrétariat: Mr M. Ramaekers, Préfayhai, 8. Tél.: (087) 77.17.68 Spa

Décès de Madame Henry SLOSSE

Nos membres se souviennent que l'an dernier, Madame veuve Henry Slosse et son fils Monsieur Adelin Slosse ont fait don à notre musée, grâce à des contacts noués par Monsieur Henri Doneux, de nombreux documents et d'une importante collection de livres relatifs au passé de Spa.

Feu Maître Henry Slosse, avocat, comptait parmi ses ascendants Me Gernay, notaire à Spa et Gérard de Leau, pharmacien et créateur de la Redoute. Madame Henry Slosse est décédée à Bruxelles le 4 juin dernier. Que ses enfants et particulièrement Monsieur Adelin Slosse, que toute cette famille qui manifeste à notre musée tant de sympathie trouvent ici l'expression des sentiments de condoléance de nos administrateurs et de nos membres.

FONDS SLOSSE : UN PLAN DE LONGWOOD

Parmi les nombreux manuscrits offerts au Musée de Spa, à la mémoire de feu Henry Slosse, par Madame Slosse et son fils Adelin figure un plan tracé à la plume que nous reproduisons ci-contre. Sous ce plan on peut lire une légende manuscrite relativement longue dont voici le mot à mot; l'orthographe originale est respectée.

A Chambre à coucher de l'empereur

- a) Petit lit de campagne ou couchoit l'empereur.
- b) Canapé ou étoit assis l'empereur une grande partie du jour tourné vers la cheminée.
- c) Petit guéridon sur lequel dejeunait l'empereur. Il y faisait souvent venir mon père surtout lors des leçons d'anglais.
- d) Commode entre les deux croisées.
- e) Cheminée ou sont suspendus 2 portraits de l'impératrice; 5 du roi de rome, dont un est brodé des mains de Marie-Louise, et aussi un petit buste en marbre, du roi de rome.
- f) Grand lavabo apporté de l'élisée.

B Cabinet de travail
g) bibliothèque.

- h) Second petit lit semblable au 1er Quand l'empereur ne pouvoit dormir, il se transportoit souvent d'un lit dans l'autre.
- i) table ou travailloit l'empereur.

1 place de l'empereur. 2 Celle de mon père. 3 moi, auquel il dictoit ses campagnes d'Italie. Chacun de nous avoit son travail particulier, et à des heures séparées.

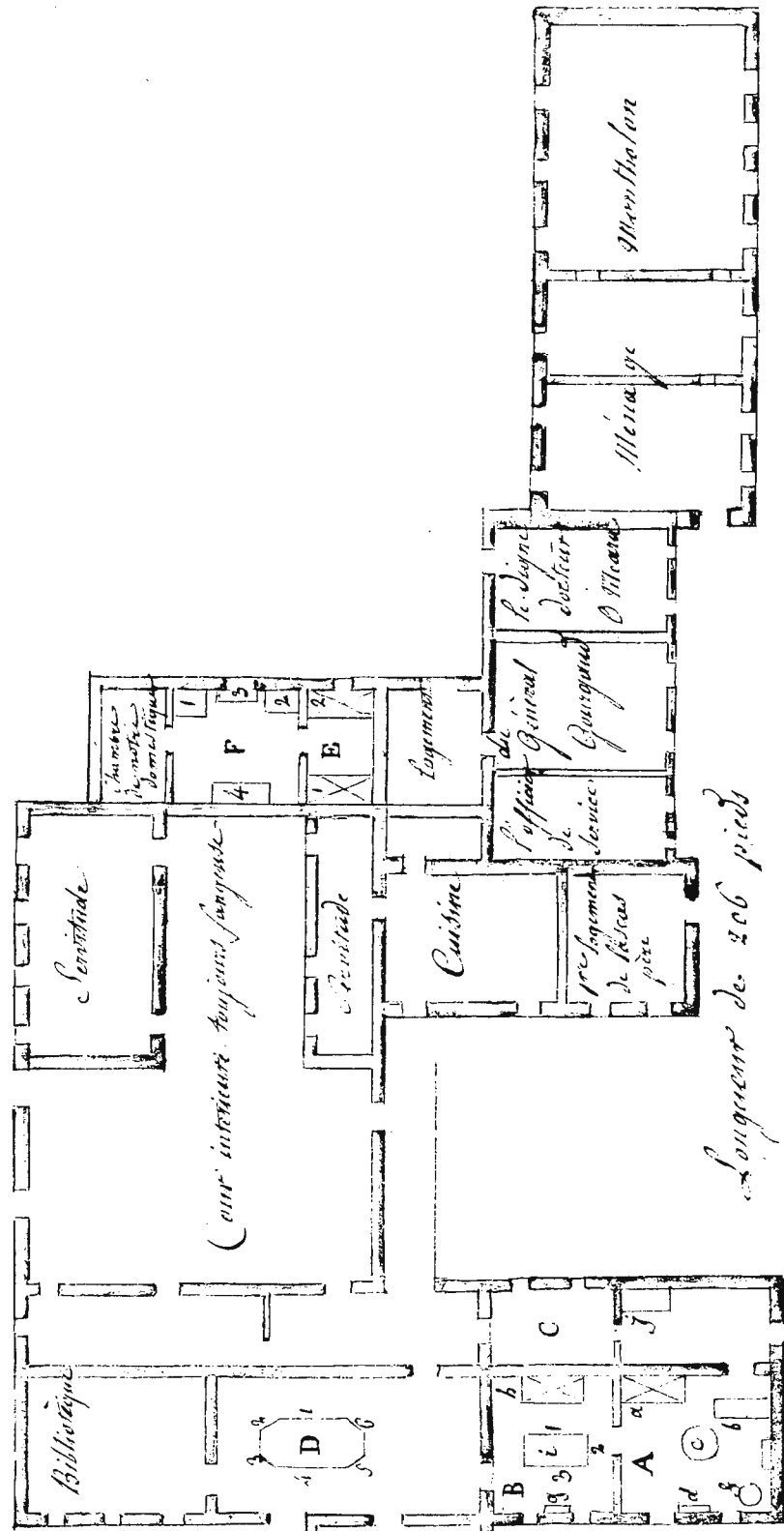
C) Couloir ou se tenoit le valet de chambre

- j) baignoire ou l'empereur prenoit des bains toutes les fois que l'eau ne manquoit pas.

D) Salle à manger : 1 place de l'empereur 2° mon père 3° moi 4° Montholon 5° Gourgaud 6° Me Montholon.

Mr et Mde Bertrand logeaient dans une autre maison à deux milles de Longwood et ne venaient dîner que les dimanches; après le dîner, qui ne durait jamais plus de 13 à 18 minutes, l'empereur renvoyait ses gens, en exerçant sur eux son anglais GO OUT, GO TO SUPPER puis il demandait ordinairement si nous irions à la Comédie ou à la tragédie; il m'envoyait à la bibliothèque et lisoit tout haut. C'était toujours de nos grands Maître et le plus souvent CORNEILLE, RACINE, MOLIERE après quoi il se retiroit pour aller se coucher. S'il avoit atteint 11 heures ou minuit il se trouvoit heureux et il appelloit une conquête sur le tems.

Tende ou lampes de cheminée
 souvent dans la salle à manger
 et d'abord dans le jour



Antichambre
 Salon
 18 pas sur 15
 de planches
 K

Le logement du grand
 Maréchal étoit à hoc pas de
 Longwood

Longueur de 206 pieds

E Chambre à coucher de mon père 1. son lit 2. le mien. La chambre étoit si petite qu'il y avoit tout au plus la place de deux chaises.

F ntre Chambre de travail : 1. table de mon père 2. table d'où je t'écrivois 3. table d'Ali le valet de chambre de l'empereur, qui venoit souvent transcrire pour mon père 4. Canapé, Ces chambres sont si basses qu'en élevant la main on peut toucher le plafond. Elles sont couvertes en papier goudronné. S'il faisoit du soleil nous étouffions, s'il pleuvoit nous étions dans l'eau.

Là, que de fois nous sommes restés à promener; mon père et moi, en parlant de toi ma mère;

K Petite table sur laquelle l'empereur faisoit ordinairement une partie d'échecs, avant de se mettre à table.

Ce plan est incontestablement celui de Longwood, résidence où fut détenu Napoléon durant son exil à Sainte-Hélène. Il correspond aux descriptions données par Las Cases dans son "Mémorial" et aux gravures de l'époque représentant ce pavillon.

Le document qui nous occupe est l'oeuvre d'un témoin qui a vécu à Sainte-Hélène dans l'intimité de l'empereur déchu, témoin dont le père côtoyait l'empereur et qui donnait à ce dernier des leçons d'anglais, témoin qui a écrit sous la dictée de Napoléon le récit de ses campagnes, témoin qui avait en même temps que son père sa place à la table de l'empereur, qui partageait à Longwood la chambre à coucher de son père, témoin enfin qui écrivait à sa mère lorsqu'il vivait aux côtés de l'empereur.

Plan et texte ne peuvent être dus qu'à la plume d'Emmanuel de Las Cases fils, dont le père raconte en effet avoir enseigné l'anglais à Napoléon et dont la mère étoit restée à Paris.

Le texte explicatif est écrit à l'imparfait : la situation décrite étoit donc - en partie tout au moins - révolue au moment où le plan fut dessiné.

Celui-ci contient d'autres détails. Le grand maréchal du palais Bertrand logeait à 400 pieds de Longwood. Le général de Montholon, accompagné de sa femme et d'un enfant, étoit installé à l'extrémité arrière du bâtiment. L'officier de service, le général Gourgaud et le Dr O'Méara, logés d'abord sous une tente, disposaient d'un petit corps de bâtiment réunissant le pavillon principal au logement Montholon.

Que savons-nous de l'auteur du plan ?

Emmanuel, comte de Las Cases, est né en 1800. Lorsque Napoléon, vaincu, quitte la France le 16 juillet 1815, le jeune Las Cases, âgé de 15 ans, suit son père âgé lui-même de 49 ans et accompagne l'empereur dans son exil. On croit à ce moment que la destination sera l'Amérique, en fait, tous débarquent sur l'île de Sainte-Hélène le 15 octobre 1815. La santé du jeune Las Cases est à cette époque déficiente. En raison de sa nature délicate Napoléon le surnomme la Sensitive. En février 1816, raconte son père, il souffre de palpitations et doit subir une saignée. Ce traitement étonne les Français qui constatent avec surprise la faveur dont jouit ce type de thérapeutique chez les Anglais. Un peu plus tard, grâce notamment à Broussais, la saignée deviendra familière aux Français. En mai 1816 trois médecins tiennent une consultation au chevet de ce jeune homme de 16 ans. Une chute de cheval survenue en juillet 1816 lui imposa un mois de repos allongé. Au mois de novembre suivant, son père le dit suspect d'anévrisme et en danger de mort.

Peu de temps après survient l'incident qui va déclencher l'expulsion des deux Las Cases. Incité par un ancien domestique venu le voir clandestinement, Las Cases père tente de faire parvenir à Lucien Bonaparte un message écrit sur soie faisant le tableau des conditions où vit l'empereur captif. Les geoliers éventent le stratagème - peut-être s'agissait-il d'une provocation - et emprisonnent le père Las Cases et son fils. Toute la documentation rassemblée par eux est saisie par Hudson Lowe.

Les deux captifs sont transférés au Cap où ils abordent le 30 décembre 1816. Ils y resteront sous surveillance, dans des conditions de captivité tantôt pénibles et tantôt favorables, jusqu'au 20 août 1817, le jeune Las Cases refusant de rentrer en Europe sans son père. L'accueil de l'Angleterre, le 16 novembre 1817, sera hostile. Les deux voyageurs sont déclarés indésirables sur le sol britannique et les archives patiemment reconstituées sont saisies. Le choix lui étant laissé, Las Cases père préfère Ostende à Calais comme destination continentale.

A partir de ce moment le "Mémorial" ne parle plus du jeune Las Cases. Sans doute le père et le fils se sont-ils séparés.

La police du roi des Pays-Bas se montre sévère pour l'ancien compagnon de captivité de l'empereur : sous étroite surveillance elle le conduit à la frontière est du royaume, Notre proscrit réside successivement à Aix-la-Chapelle (1819), à Cologne où sa femme le

rejoint, à Francfort et à Offenbach. L'hostilité sourde ou déclarée des autorités officielles contraste avec l'accueil des anciens soldats et des anciens serviteurs de l'empire, aussi bien aux Pays-Bas qu'en Allemagne. Un peu plus tard la rigueur du roi Guillaume s'atténue : Las Cases est autorisé à habiter le royaume et c'est ainsi qu'il habite successivement Liège, Chaudfontaine, Sohan puis Anvers. Nous extrayons du "Mémorial" quelques lignes qui en disent long sur la sympathie rencontrée par Las Cases auprès du peuple de nos provinces.

"Ni l'affection, ni les soins de mes amis de Liège, où je restai tout l'hiver; ni le site agreste de Chaudfontaine, où je passai le printemps; ni l'hospitalité généreuse du digne et bon propriétaire du charment lieu de Justlanville qui me força d'accepter pour l'été, à quelques pas de lui, la demeure de Sohan aux portes de Spa et de Verviers, ni la bienveillance de tous les siens, si nombreux, si bienfaisante, si considérés dans le pays ne purent améliorer mon état ni fixer mon séjour : et pourtant il me serait difficile de rendre dignement la bienveillance extrême, les dispositions touchantes, l'esprit sympathique de toute la population de ces contrées si prospères, si riches, si florissantes sous le régime impérial, et demeurées si reconnaissantes. Combien de fois, dans mes promenades solitaires, les gens de la campagne, les artisans, se retournant après m'avoir croisé, ne se sont-ils pas écriés : Vivent les bons amis de la fidélité ! Paroles douces qui remuaient le cœur. Combien de fois, si nous manquions de quelques légumes ou d'autres objets semblables, n'avons-nous pas été obligés, auprès des gens les plus pauvres, de les faire acheter sous le nom de quelque voisin, parce qu'à nous on ne voulait que les donner ? Que de traits de ce genre j'aurais à citer, et de bien d'autres encore ?"

En 1819 Las Cases père publie ses mémoires. La mort de Napoléon en 1821 lui permet de rentrer en France. Le gouvernement anglais lui restitue ses dossiers. En 1822-1823 il publie son fameux "Mémorial de Sainte-Hélène" il mourra en 1842, âgé de 76 ans.

Que savons-nous de la destinée de Las Cases fils, auteur de notre plan ? Rentré en France en 1819, il demande l'année suivante à rejoindre Napoléon à Sainte-Hélène le gouvernement britannique refuse. Après la mort de l'empereur, il se rend à Londres où il cravache Hudson Lowe; ce dernier refuse le duel.

En 1825, Hudson Lowe étant à Paris, le jeune Las Cases échappe à Passy à un attentat : certains ont vu dans cette agression une tentative de vengeance du geolier en chef de Sainte-Hélène. En juillet 1830, notre héros fait le coup de feu pour soutenir la révolution qui va mettre sur le trône Louis-Philippe. Il fera partie de l'expédition dirigée par le prince de Joinville qui, en 1841, ira rechercher le corps de Napoléon pour l'inhumer à bord de la frégate "La Belle Poule". Son décès survient en 1854.

On peut se demander comment ce plan postérieur à novembre 1816, dressé par Las Cases fils à l'intention de sa mère, peut se trouver parmi les archives données au Musée de Spa par la famille Slosse. L'hypothèse la plus plausible est la suivante ; le Fonds Slosse contient **plusieurs** pièces d'origine theutoise, relatives à Laurent-François Dethier, à son fils Aristide et à Fyon. Le château de Sohan était proche de Theux. L'une de ces personnalités aura été en rapports avec Las Cases père, peut-être avec Las Cases fils, et c'est ainsi que le plan sera resté en Belgique.

Nous en étions là dans nos supputations lorsqu'un ami particulièrement érudit, Monsieur Marcel Dutilleux, mit sous nos yeux le travail d'Octave Aubry intitulé "Napoléon". On y trouve page 371, sans commentaire dans le texte, un plan semblable à celui du Fonds Slosse, moins détaillé toutefois.

L'original ainsi reproduit était un imprimé. Une légende placée dans le coin supérieur gauche et consacrée à la "tente" nous apprend que cette "tente" fut élevée soudainement par les soins de l'amiral Malcom qui voulut procurer un ombrage à l'empereur; c'était le seul autour de nous. La légende du coin inférieur gauche situe à 200 pas seulement la résidence du grand maréchal. D'après le Mémorial, c'est en octobre 1816 que le logement de Bertrand fut rapproché de Longwood. Par contre, les détails relatifs à la disposition des meubles et des tableaux sont absents, de même que les notes relatives à la vie quotidienne de Napoléon.

Le texte explicatif contemporain du tracé nous dit que ce plan, attribué au jeune Las Cases, fut envoyé par lui à sa mère "dans une lettre adressée à l'impératrice Marie-Louise qui fut interceptée". Ce même texte affirme l'authenticité du document.

Quant à notre plan manuscrit, son intérêt méritait, croyons-nous, qu'il fût présenté aux membres d'Histoire et Archéologie spa-
doises. Qu'il soit de la plume du jeune Las Cases ou qu'il s'agisse
d'une copie de l'époque, il illustre la richesse de la donation
Henry Slosse dont il fait partie. Nous espérons que le travail qui
précède nous vaudra les remarques de l'un ou l'autre spécialiste de
l'histoire napoléonienne.

Dr A. Henrard

Bibliographie

- 1) D'Ardenne, Jean - Guide du Touriste en Ardenne, Edit. ROZEEZ,
BRUXELLES, 1888. L'auteur mentionne le château de Sohan "où Las
Cases écrivit le Mémorial de Sainte-Hélène".
Cette référence nous fut obligeamment fournie par Monsieur Georges
Spailier.
- 2) AUBRY Octave - Napoléon
E. Flammarion, Paris, 1958, 384 pp.
- 3) Las Cases (le comte de) Le Mémorial de Sainte-Hélène, 2 tomes,
Biblioth. de la Pléiade, 1963.
- 4) Mistler Jean et coll. Napoléon, en 12 vol. Editions Rencontre,
Lausanne, 1969.

En marge de notre exposition d'été ...

Le "Marché" commun de la Céramique.

Le catalogue de notre exposition, parlant notamment des céramiques liégeoises, fait référence à l'ouvrage de Fl. Pholien (1906) :

"La Céramique au Pays de Liège"

qui, pour le but poursuivi, donne une idée satisfaisante des activités qui en la matière se sont développées dans la région mosane. Un autre ouvrage, plus récent et plus détaillé, plus exact aussi peut-être pour certains aspects, devrait retenir l'attention des amateurs ; ceux de nos membres qui se passionnent pour le sujet le connaissent bien, il s'agit de l'ouvrage de E. Gadeyne, publié en 1955 par l'Académie Royale de Belgique, travail fouillé auquel collabora Mr J. Philippe, le Conservateur du Musée Curtius de Liège. Nous en extrayons à l'intention de nos membres quelques notes qui illustrent d'une certaine manière un aspect particulier de notre exposition d'été de cette année.

Ces remarques mettront surtout en évidence ce que F. Phollien notamment avait déjà constaté : "l'absence de marques empêche très souvent d'identifier des céramiques" ; elle crée aussi d'autre part à l'amateur de grandes difficultés d'attribution tant les procédés, les artisans et les matières se retrouvent, au fil des ans, non seulement dans la plupart des ateliers de la région mais même dans toute l'Europe, au sens large du terme.

Citant H. Nicaise, E. Gadeyne nous dit dès la première page de son ouvrage : "dans le Nord de la France, en particulier, l'histoire de l'industrie faïencière offre de nombreuses analogies avec celle de nos provinces". Il poursuit : "les artistes et ouvriers vont et viennent, emportant secrets et modèles d'une ville à l'autre...".

Nous rapportant l'histoire d'une des premières fabriques liégeoises, celle du baron von Bulow, il nous parle d'un certain Pierre Pellevé qui, d'origine rouennaise, se retrouve en 1737 dans l'Aisne, à Sinceny, "où l'on imite des décors de Rouen et de Delft, puis ceux de Lorraine". Son fils, Dominique aussi est associé à diverses manufactures françaises, et l'un et l'autre, ou l'un ou l'autre, se retrouve à Liège, "imitant la porcelaine tendre de Sinceny"

Etudiant l'histoire de la Manufacture de Coronmeuse et de ses tribulations, l'auteur nous parle d'abord de Gauron (ou Gavron). D'où vient-il ? : de Tournai où il aurait modelé une oeuvre importante dédiée au Prince-Evêque de Liège. Il quitte Tournai en 1764 pour une manufacture hollandaise mais dès 1765, il est à Liège où il fait ses premiers essais. En 1767, il s'associe avec un Français, F. Lefébure, qui a séjourné à Bruxelles et en Allemagne, avant d'arriver à Liège en 1762 : "Dans cette association", nous dit Gadeyne, "Gauron apportait ses connaissances artistiques de modelleur, peut être aussi des moules dérobés à Tournai...".

Quand cette association tumultueuse prendra fin en 1770, "Gauron s'enfuira de Liège, en emportant des moules, couleurs et calcines...", pour se retrouver en 1773 à la célèbre manufacture anglaise de Chelsea-Derby! Notons en passant, dans l'histoire de cette Manufacture de Coronmeuse, un fait que l'on retrouve souvent à propos d'autres ateliers, c'est une certaine confusion dans les textes, relatifs à cette époque du XVIIe siècle, où l'on cite indifféremment les termes de faïence et de porcelaine. Faut-il y voir une confusion... ou un "faux" : "porcelaines tendres de Tournai qu'ils auraient fait passer frauduleusement comme étant de leur fabrication ...?".

A l'association Gauron-Lefébure, succède donc en 1770 celle de Lefébure avec Boussebart, son gendre. Ce dernier est de Lille et son père y est propriétaire d'une importante faïencerie. Cette collaboration fut tout aussi orageuse et dans un mémoire (1776) de Boussebart contre son beau-père, il affirme : "ce dernier achetait des assiettes, plats et terrines en blanc qu'il décorait de couleurs en émail" ; il ajoute aussi : "et marquait du perron, des armes de Liège avec sa signature...". L'auteur, E Gadeyne ne croit pas à cette fraude, mais le doute peut subsister... A cette époque, on vend à Liège les produits d'autres fabrications. En effet, dans une lettre aux Etats de Liège en 1770, Lefebure disait : "la fabrique de Louvain qui vient de former un magasin de faïences en Gérardrie et d'acheter une grande quantité de faïences à Lunéville qu'ils se proposent de faire passer pour la leur ; la fabrique de Luxembourg qui tient depuis longtemps un magasin sur le vieux marché, sous le Palais même de son Altesse, les voituriers de Lorraine, d'Allemagne et d'ailleurs qui viennent à tout moment étaler leurs marchandises sur le marché de la ville...".

E. GADEYNE, à ce propos, dit lui-même : "Actons l'importance de l'importation des faïences de Lorraine, celles-là même qui seront attribuées plus tard à la fabrication liégeoise parce qu'on les trouvera en abondance dans les vieilles familles. Sans doute, celles-ci les ont-elles cru fabriquées également par Lefébure qui ne se sera pas fait faute de les vendre avec ses propres produits et peut-être comme étant de sa fabrication".

Inversément, quand dès 1772, l'association Lefébure-Boussemart prend fin et que le dernier nommé fonde la Société Anonyme de St Léonard, on trouve dans divers documents la trace d'exportation de produits liégeois, faïence ordinaire d'abord puis faïence fine dès 1781. "Une pièce non datée, qui doit être de 1783donne les noms des marchands du pays de Liège qui prennent leurs faïences à l'usine de St Léonard ; elle cite les villes de Maestricht, Dinant, Huy, Verviers, St Trond, Statte, Spa, St Servais, Ciney, Couvin..... En tête de cette liste figure un C. Boussemart à Thuin".

Ce document, on le voit, cite de nombreuses localités où se sont développées des ateliers de céramique, parfois de grand renomon peut dès lors, là aussi soulever des questionssans réponse!

Si les types de fabrication, les procédés voire les moules ont "circulé" un peu partout, il en est de même des artistes et des matières. Pour ces dernières, rappelons, à titre d'exemple, que F. Pholien nous disait : "en 1788, des documents attestent que des terres d'Andenne (les "derles") prennent la direction de la Hollande.." Il nous rappelle aussi qu'un Belge fonde une manufacture à Vienne tandis que des ouvriers de Sèvres ou de Meissen fondèrent des établissements en Russie, en Suède, au Danemark et en Suisse. Ces ouvriers ne portaient probablement jamais les mains vides, ils emportaient des secrets de fabrication, des procédés de cuisson.... des moules aussi sans doute ! Ces derniers étaient d'ailleurs vendus et si les mêmes types de poteries se retrouvent, par exemple, à Siegburget Frechen en Allemagne, à Raeren et à Spa chez nous, ce n'est pas un hasard ni nécessairement de la fraude.

L'un parmi tant d'autres de ces artistes qui ont contribué au succès des établissements où ils exerçaient leurs talents, c'est Jacques Richardot, à qui il convient de consacrer quelques lignes.

A la manufacture de Lunéville, on trouve le père, Claude; son fils Jacques, travaille à Bruxelles où il produit son chef d'oeuvre, en 1762, "l'Enlèvement d'Andromède par Persée", il a 19 ans. On retrouve le père et le fils à Liège vers 1776 chez Boussebart auquel ils restent attachés jusqu'à sa retraite en 1786. En 1788, Claude et Ghislain, son petit-fils, sont chez Van der Waardt à Andenne; dans cette localité, on trouve Jacques en 1794 chez Wouters, manufacture importante où cet artiste signe en 1804 son "Napoléon". Famille d'artistes notoires, parmi bien d'autres, qui ont fait le succès de plusieurs manufactures de céramiques.

Pensons également à cette famille des Pescatoro qui, de Milan, viennent mettre leur talent, leur savoir-faire et leurs "secrets" au service des manufactures des Boch.

Il apparait donc bien que, même pour des amateurs avertis, il est souvent malaisé, avec ou sans marque distinctive, de localiser une céramique, mais après tout, est-ce si important si la pièce est belle et nous plaît? N'y a-t'il pas souvent dans cette recherche, non pas le louable souci de l'histoire ou de l'archéologie, mais davantage un désir, conscient ou non, de donner à cette pièce une valeur commerciale....?

R. MANHEIMS

"La poterie de grès de La Roche-en-Ardenne"

Nous avons le plaisir d'aviser les lecteurs de ce bulletin de ce que la poterie de grès de La Roche a été depuis peu reprise par un Rochois: Mr Jules Jacquart qui, aidé des conseils du maître potier Joseph Kalb, continue la fabrication du grès bleu de La Roche.

L.M.

Opérations militaires aux abords de Spa en 1944

"BENZINE A BERINZENNES"

Dans son excellent ouvrage : "La Bataille de l'Amblève" , l'abbé de Creppe, Marcel Bovy, on le sait, a contesté l'emplacement du monument commémoratif érigé près de la Géronstère; cet emplacement a été choisi en fonction de déclarations faites par trois témoins belges de ces opérations. Selon eux, un char allemand se serait avancé le 21 décembre jusqu'au Carrefour de la route dite des Américains avec celle de la Géronstère.

Pour l'Abbé Bovy, il est question de deux chenillettes (?) repérées au sud du hameau de Cour. Un témoignage allemand, celui du Général Manteufel nous donne une autre version lorsqu'il indique qu'ils se sont approchés à 400 m au sud de "l'énorme dépôt d'essence de Audimont (?)".





Tous ces témoignages sont contradictoires et nous nous sommes rendus à Cour pour interroger quelques habitants qui avaient vécu ces événements.

Rappelons d'abord les grandes lignes de cette offensive allemande connue chez nous sous le nom de "von Rundstedt".

Le 16 décembre, Hitler déclenche cette attaque du désespoir à travers les Ardennes "Brouillards d'Automne". Cette opération massive mais peu réaliste a pour objectif la prise du Port d'Anvers afin de priver les Alliés de leurs approvisionnements alors qu'ils se trouvent face à la ligne Siegfried. C'était en somme tenter un second Dunkerke de manière à forcer Roosevelt à négocier un traité de paix séparé qui permettrait à Hitler de se retourner vers l'Est où la situation de ses troupes est encore plus mauvaise qu'à l'Ouest.

Von Rundstedt considère que l'opération ne peut réussir, mais Hitler s'obstine et dix sept divisions sont bientôt massées dans la région de Montjoie.

La Ière Division Blindée SS, commandée par le Standartenführer Jochen PEIPER, a pour mission de foncer vers la Meuse afin de s'emparer des ponts entre Liège et Huy. Peiper doit respecter un itinéraire bien précis passant ^{par} Honsfeld, Büllange, Ligneuville, Lodomez, Stavelot, Trois-Ponts, Werbomont et Ouffet. Cette région au relief tourmenté ne se prête guère à la "Blitzkrieg" de 1940. Le 18 à 10 Hr, le fer de lance, constitué d'une soixantaine de chars traverse Stavelot sans l'occuper, mais à 11 Hr, à Trois-Ponts, Peipper trouve le pont sur la Salm détruit.

 Mouvements américains
 Mouvements allemands.
 routes
 rivières
 dessiné par F. Bourrotte

POINT EXTREME DU SAILLANT NORD DE L'OFFENSIVE ALLEMANDE 19 DECEMBRE 1944

3^e D.B. Groupe MC GEORGE contre-attaque le 20 déc.

VERTE CROIX combat 12h15

30^e Di occupe Cour vers 15h le 19 déc

Cour deux half-tracks SS une voiture à 12h le 19 décembre

3^e D.B. Groupe JORDAN contre-attaque le 20 déc

Le 119^e RI et le 740^e du Lt^e RUBEL refoulent l'ennemi le 19 déc. après-midi à la gare de STOUMONT

Moulin du Ruy 3^e D.B. Groupe LOVELADY contre-attaque le 20 déc

La Gleize

passage de PEIPER le 18 à 12h à La Gleize

Bombardement américain le 23 déc et repli allemand sur LA VENNE

Les Allemands échappent à l'encerclement par la passerelle de LA VENNE dans la nuit du 23 au 24 déc.

Stoumont Les Allemands se replient dans la nuit du 21 sur La Gleize

Peiper prend Stoumont le 19 à 18h

82^e Division AIRBORN contre-attaque le 20 décembre

Peiper le 18 déc à 14h 30

destruction du pont de Neufmoulin par le génie américain 2418 le 18 à 16h

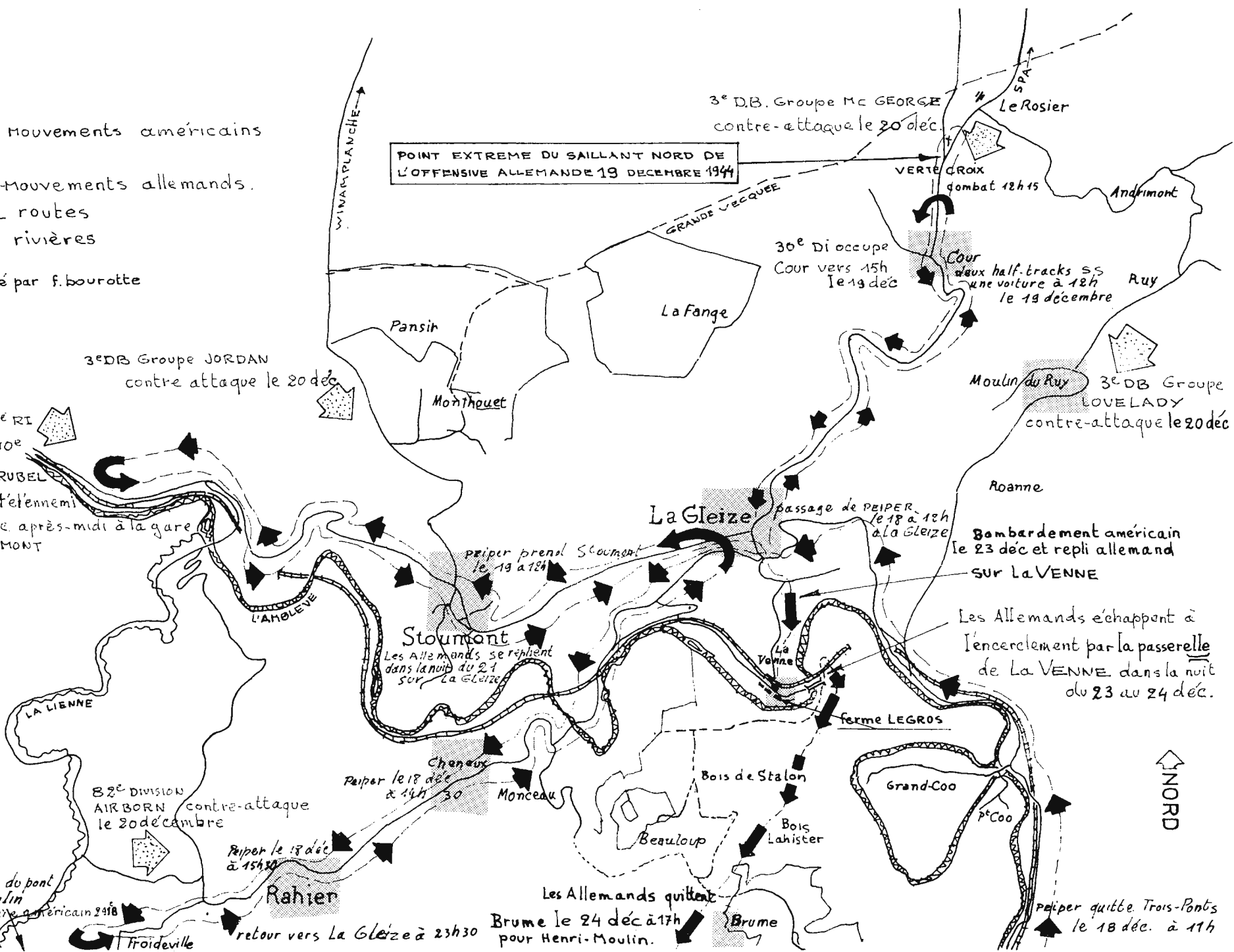
Peiper le 18 déc à 15h30

retour vers La Gleize à 23h30

Les Allemands quittent Brume le 24 déc à 17h pour Henri-Moulin.

Peiper quitte Trois-Ponts le 18 déc. à 11h

NORD



A ce moment, l'offensive a déjà virtuellement échoué car la pointe de chars ne possède pas de pontonniers. A contre-cœur sans doute, l'ennemi s'engage sur la route de La Gleize pour **gagner** au plus vite le pont de Neufmoulin sur la Lienne, autre passage possible pour reprendre la progression vers Werbomont.

Mais cette fois encore, le dispositif de défense des Américains est efficace; comme Peiper arrive à Neufmoulin, vers 1800 Hr, le pont saute pour ainsi dire à ses pieds; il ne désespère pourtant pas; le lendemain 10 décembre, il est revenu à La Gleize et tente une nouvelle percée par Stoumont qu'il investit vers 10 Hr du matin; ses chars poussent au-delà du village, jusqu'à la gare mais se heurtent au 740e Tank Bataillon, commandé par le très efficace Colonel RUBEL. Mais Peiper pouvait-il envoyer au combat le gros de ses blindés alors que les ravitaillements n'arrivent plus par Stavelot où les Américains ont repris la situation bien en mains ?

Otto SKORZENY, autre personnage clef, qui, lui, échoua devant Malmédy, affirme dans ses Mémoires que, dans la 1ère Armée, le manque de carburant se fit sentir dès le 18 au matin. Peiper, lors de son procès, confirme que la principale cause de son échec fut le manque de carburant et les souvenirs des habitants de COUR rejoignent cette hypothèse.

Voici, en résumé, ce que Mr Joseph BRUYERE a vu et entendu lors de cette journée mémorable du 19 décembre à COUR. Il se souvient fort bien que vers 10 Hr, un Noir américain traversa, essoufflé, le hameau; il nous cria, dit-il "cognac !" et l'un de nous lui montra le bac de la fontaine publique; il comprit très bien la plaisanterie et s'esclaffa. Vers midi, une escouade composée de deux "half-tracks" et d'une voiture traversa COUR et les SS avec insistance, interrogeaient les habitants : "BENZINE", question qui traduisait bien leur préoccupation. Ils reprirent alors la route vers Spa, en direction du dépôt de Berinzenne (dépôt de carburant dont ils connaissaient l'emplacement). Ils se heurtèrent bientôt au "block-road" du T de la route d'ANDRIMONT et de celle de Berinzenne, où les Américains avaient installé un petit canon et quelques armes automatiques. C'est au lieu-dit Verte Croix (Vète Creux) que les véhicules furent stoppés; un bref engagement eut lieu mais les Allemands firent très vite marche arrière et les villageois de Cour dénombrèrent, au passage, deux victimes sur les véhicules. Un américain, d'autre part, fut tué sur la route d'ANDRIMONT.

Telle fut la déclaration que nous fit Mr Bruyère. D'après un autre témoin, Mr STACK, l'infanterie américaine s'installa dans Cour dans l'après-midi du 19; il s'agissait du groupe de M C GEORGE venant de Berinzenns.

On peut donc supposer que Jochen Peiper avait estimé ne pas pouvoir engager le gros de ses blindés au delà de Stoumont sans disposer d'un ravitaillement immédiat en carburant, d'où cette tentative vers Berinzenne, le 19 au matin.

Verte croix fut le point extrême nord de l'offensive atteint le 19 décembre par les envahisseurs allemands et cela est confirmé par la déclaration faite par le Général MANTEUFFEL à l'écrivain anglais, l'historien LIDDELHARD, déclaration selon laquelle ses troupes s'étaient/approchées à 400 mètres du dépôt d' "AUDIMONT" (il désignait ainsi le carrefour de la route d'ANDRIMONT avec celle de la Géronstère vers COUR.

MANTEUFFEL ignorait que le dépôt avait été presque totalement évacué les 17 et 18 décembre par un carroussel infernal de camions, opération dont beaucoup de spadois se souviennent encore !

LA RETRAITE DE PEIPER

Ayant perdu tout espoir d'avoir le carburant nécessaire pour poursuivre son avance, Peiper rappelle, le 19 au matin, ses blindés qui ont dépassé Stoumont; le 20 au matin, l'encerclement américain se précise.

Le 21, les allemands quittent Stoumont et se replient sur LA GLEIZE où ils subissent des bombardements et où ils s'accrochent jusqu'au 23; Jochen Peiper se rend compte qu'il ne pourra pas, dans sa retraite, emmener ses véhicules, car à Stavelot, les américains ont fait sauter le vieux pont dans la nuit du 20. Il détruit ses blindés et rappelle tous ses hommes à la Venne. Etrange coïncidence, la "Venne" signifie en wallon : "le piège à poissons", mais cette fois la "venne" ne fonctionne pas, comme nous l'a conté Mr HAKIN, autre témoin qui participa, bien malgré lui, à l'escapade de Peiper.

Mr HAKIN était réfugié à la Venne avec nombre de gens à LA GLEIZE dans la ferme LEGROS qui offrait de bonnes caves. Dans la journée du 23 décembre, deux allemands l'appréhendent, avec Mr GAZON, sous le prétexte "d'aller éteindre le feu à COO" . Mais bientôt d'autres soldats les interrogent, ils veulent à travers bois, se rendre à BRUME par la haute colline qui surplombe la Venne (c'est au

1



*U.S. FIRST ARMY'S POL RESERVES,
stored along the roadside near Spa,
Belgium, 7 December 1944.*

3



*Lt Col Rubel points out features of a captured German Mark VI Tiger Royal Tank at Spa, Belgium
Army Signal Corps Photo.*

2



*1) Dépôt de carburant sur la route des
Fontaines dans le vallon des Artistes*

*2) VÊTE-CREUX (Verte-Croix) entre
COUR et le ROSIER, point extrême
du vaillant Nord*

*3) Le Lt Col. RUBEL examine après
l'offensive un Tigre Royal devant la
gare de SPA.*

4) LA VENNE

A gauche : la ferme où furent interrogés MM. HAKIN et GAZON par les Allemands sur les possibilités d'évasion par la colline de BRUME que l'on aperçoit dans l'arrière-plan.

Dans le fond à droite : la ferme LEGROS.



5) M. HAKIN, guide-forcé des rescapés allemands. Il put refranchir l'Amblève sans dommage grâce à M. Legros qui offrit une bouteille de cognac au mitrailleur américain qui gardait l'entrée de la passerelle.



6) La passerelle de la Venne, sur le chemin de BRUME, enjambe l'Amblève, adonnée au pont du chemin de fer. Par sa situation, elle est difficilement localisable même sur une carte géographique.



sommet de cette colline qu'est installé depuis quelques années le barrage supérieur de COO) .

L'abbé M. BOVY écrit dans son ouvrage : "Nous ne savons pas comment il (PEIPER) a franchi l'Amblève au sud de la Venne, la rivière n'était guéable qu'aux bons endroits ..." En fait, nous dit Mr HAKIN; il existait un pont ou plus exactement une passerelle, dite de la Venne, peu visible car adossée au pont du chemin de fer. Ce passage ne permettait pas le trafic des véhicules, il permit néanmoins à tous les rescapés de la Division de PEIPER d'échapper à l'encercllement. Le 23 décembre, vers 5 heures du matin, l'évacuation commença; l'ennemi tira des fusées rouges et vertes, probablement était-ce l'ordre de repli. A hauteur de la ferme, Mr HAKIN se souvient que parmi ces troupes il y avait deux allemands "habillés en américains", mais ne s'agissait-il pas réellement de prisonniers américains ? En effet, Peiper emmena dans sa retraite le Major McCOWN, fait prisonnier à Stoumont, dans l'espoir de l'échanger contre des blessés allemands. C'est ce que rapporte John S.D.EISENHOWER dans son ouvrage : "Brouillards d'Automne" .

Forcés de guider les fuyards, Mrs HAKIN et GAZON voulaient emprunter un chemin assez large mais les allemands refusèrent et imposèrent un itinéraire de sentiers bien couverts. Ils arrivèrent à BRUME vers 6 Hr 30 du matin. Là ils récupèrent de nombreux SS. Mr HAKIN nous dit que ceux-ci étaient de haute stature et de noir vêtus, ce qui lui laissa supposer que c'étaient des tankistes. Ils attendirent la nuit du 24 au 25 pour gagner les bois de Saint-Jacques, car, dans la journée le ciel était beau et l'aviation américaine très active. Nos deux ardennais furent obligés de porter du matériel : un lance-flamme et des cartouchières; mais ils n'avaient pas l'intention d'aller très loin ... "alors, j'ai fait le malade" dit Mr HAKIN ! Il s'accroupit et Mr GAZON réclama un médecin. Un officier s'approcha et leur dit, dans un excellent français, qu'il était inutile de jouer la comédie; il leur expliqua qu'ils avaient été retenus uniquement pour que leur plan de retraite ne soit pas révélé. Ils restèrent donc sur place, au bord du chemin et comme la colonne des blessés venait en dernier lieu, ils profitèrent d'un "vide" pour fausser compagnie aux allemands.

Ils revinrent à la Venne vers 19 Hrs, craignant à tout moment de croiser des attardés; enfin, après avoir rencontré en tout et pour tout un cheval égaré dans les bois, ils furent interceptés par un mitrailleur américain posté au pont de la Venne. Un autre soldat leur

demanda : "c'est vous qui avez conduit les Allemands ?" ; deux sentinelles leur firent franchir les lignes, ils passèrent tout d'abord par les maisons MARECHAL, GEORGES puis DELVENNE et finalement ils furent conduits en jeep au château de FROIDECOUR où ils furent accueillis assez froidement par l'Etat-Major américain. Ils furent interrogés, l'un après l'autre, sur les moindres détails, jusqu'à environ 20 Hrs, .. "celà ressemblait à un lavage de cerveau" nous dit Mr HAKIN. Mais les Américains furent finalement très aimables et leur offrirent un excellent repas qui fut le bienvenu car ils n'avaient plus mangés depuis deux jours. Quant au major Mc COWN, il s'enfuit aussi à l'occasion d'un accrochage aux environs de BERGEVAL.

Pour la population civile, la Bataille de l'Amblève fut des plus meurtrières, les soldats de PEIPER en effet tuèrent 138 civils à STAVELOT, 30 à STER et 26 à PARFONDRUY, d'autres aussi ailleurs sans doute ... !

Rappelons aussi la sinistre tuerie de BAUGNEZ où 71 prisonniers américains furent abattus dans une prairie ...

Au procès de DACHAU, PEIPER fut, avec d'autres condamné à la pendaison mais la sentence ne fut pas exécutée pour vice de forme au cours de la procédure !

Sources consultées :

- G. DE LAME : SPA et les Américains
- M. BOVY : La Bataille de l'Amblève
- John S.D. EISENHOWER : Brouillard d'Automne
- SKORZENY : La Guerre Inconnue
- ELSTOB : La Bataille des Ardennes
- Interviews personnelles de Mrs BRUYERE, HAKIN et STARCK.
- Renseignements de Mr G. GREGOIRE.

F. BOUROTTE

A propos de l'article " HISTOIRE DE LA SOURCE PRINCE DE CONDE "

de Pierre LAFAGNE

Cet article paru dans notre bulletin de juin 1977 nous vaut un complément d'information dû à un correspondant attentif. Pierre Lafagne signale, à la page 79, n'avoir pu identifier la maison enseignée " A la Reine de France ". Notre lecteur nous fait parvenir la photocopie d'une page du " Journal d'Annonces ", n° 4, du dimanche 1er juillet 1860, page où l'on peut lire la publicité suivante :

A LA REINE DE FRANCE

établissement

DE BAINS D'EAU MINERALE

rue de l'Hôtel de Ville, à Spa

tenu par J.-H. Gavage

Cet établissement, dont le matériel est des plus complets, peut rivaliser avec tous ceux de premier ordre. - Il est pourvu d'une chaudière d'un nouveau système, au moyen de laquelle les bains sont prêts à tout instant, sans faire perdre à l'eau la moindre partie de ses vertus hygiéniques.

Les baignoires sont pourvues de robinets.

Outre ces précieux avantages, la source qui alimente les bains de la REINE DE FRANCE a été reconnue, par analyse, aussi riche en puissance curative que le célèbre Pouhon. - La source se trouve dans l'établissement même.

Le tarif est affiché à l'établissement.

Notre correspondant situe la maison en question au coin de la rue Dundas et de la rue de l'Entrepôt, où d'ailleurs le document n° 2 de Pierre Lafagne situe une "propriété Gavage".

Au bas de cette page de journal, qui se trouve à la Bibliothèque Albin Body, ce dernier a tracé la remarque suivante :
" Il n'y avait pas que la source du Prince de Condé rue Dundas."

X X X X

Profitons de cette occasion pour souligner combien est souvent difficile l'identification d'une maison dont nous connaissons seulement le nom.

En 1770, selon le plan Caro, la rangée de droite de la rue Dundas, si nous y entrons venant de l'actuelle rue du Marché, nous aurait présenté successivement : 1) la "Lance Couronnée", 2) l'"Ecu de France", 3) le "Prince de Condé", 4) les dépendances du "Cerf".

Dressé dix ans plus tard, le plan Lecomte nous donne en 1780 : 1) la "Lance couronnée", 2) une dépendance du "Cerf", 3) l'"Ecu de France", 4) le "Prince de Condé", 5) un numéro 21 anonyme, 7) des dépendances du "Cerf" probablement amputées par la récente percée de la rue de l'Entrepôt.

La description d'Albin Body (Les rues et les enseignes de Spa, in "Histoire et Bibliographie spadoise, tome III, 1902) s'écarte des données qui précèdent sur deux points

- a) Albin Body rencontre le "Prince de Condé" avant l'"Ecu de France", ce qui doit être erroné.
- b) il situe en bout de rue la "Fleur de Lys", maison ignorée en 1770 par le plan Caro, reprise par Pierre Lafagne dans son document 3 et qui pourrait bien être le n° 21 resté anonyme du plan Lecomte.

Echos de nos conférences

LA COUPE DE LA MEUSE MOTOCYCLISTE

Le début du 20ème siècle connut un vif engouement pour la motorisation. Après les premiers balbutiements qualifiés d'utopiques, les engins à moteurs, motocyclettes, voitures ou avions allaient passer de l'ère des pionniers à l'ère artisanale puis à l'ère purement industrielle. Les bancs d'essai en ateliers n'avaient pas, loin s'en faut, les critères de sévérité qu'ils ont aujourd'hui, et tout naturellement, c'est la compétition qui révéla aux constructeurs et aux clients les qualités, les défauts, les possibilités des engins qui en un intense demi-siècle allaient acquérir la fiabilité extraordinaire de nos automobiles et motocyclettes contemporaines.

En Belgique et plus particulièrement dans la province de Liège, il existait de nombreux constructeurs de voitures et de motocyclettes, des sportifs qui allaient engendrer une génération de pilotes réputés, des clubs réunissant les amateurs des sports mécaniques, un public enthousiaste pour le sport, surtout lorsqu'il est spectaculaire. En fallait-il plus pour qu'un homme cultivé, clairvoyant et dynamique, comme l'était le Chevalier Jules de Thier entreprit, avec l'aide de spécialistes compétents, d'organiser dès 1904 dans cette région spadoise qui lui tenait tant à coeur, une épreuve ouverte aux autos et motos.

Qui dit Jules de Thier, pense au grand journal quotidien liégeois qui dans ses colonnes, allait annoncer, promouvoir et commenter cette compétition nouvelle à laquelle il s'était étroitement associé au point de lui donner son nom. Ainsi naquit "LA COUPE DE LA MEUSE".

Avant d'en dire plus, il est opportun de dissiper une équivoque; lorsque l'on parle de la Coupe de la Meuse, on évoque de prime abord, la compétition réservée essentiellement aux motocyclettes et dont les débuts remontent à 1920. C'est celle-là qui est le sujet de cet article, mais il est nécessaire, afin d'être complet, de se pencher sur les véritables origines de la Coupe qui se situent dans la période 1904/1913.

Avant donc d'aborder l'âge d'or de cette Coupe de la Meuse, la compétition motos née en 1920, voyons comment les choses se sont passées au début de ce siècle, en ces temps heureux des redingotes, des macfarlanes, des chapeaux de paille d'Italie, des fourrures "BOA", ... en ces temps-là où un journal coûtait 5 centimes, un litre de pétrole 12 centimes et le beefsteack-frites 75 centimes.

PRELUDES.

De 1904 à 1907, automobiles et motocyclettes étaient admises, conjointement à disputer la Coupe de la Meuse. Au départ de Spa l'itinéraire se dirigeait vers les hauteurs de Malchamps, la vallée de l'Amblève ou vers le plateau des Hautes-Fagnes. Une moyenne horaire était à respecter et en 1907, deux tests de vitesse, dans la côte de la Sauvenière, sur une distance de 5 kilomètres, furent inclus au programme. Durant cette période initiale, en catégorie auto, les lauriers revinrent à Ophovens sur Vivinus, Wilhelm sur Métallurgique, Braconnier sur Fiat, de Lexy sur Minerva et Boulard sur Chainless Germain; chez les motocyclistes, Marnette, Dewandre et Rigaux sur Saroléa, Colwell et Sauveur sur FN 4 cylindres reçurent les palmes.

De 1908 à 1913, la Coupe se métamorphosa en une course de côte, longue de 13 Km 400 entre Béthane et la Baraque Michel.

Les résultats étaient calculés suivant une formule "au rendement" tenant compte du poids total - véhicule et conducteur - de la cylindrée du moteur et de la vitesse réalisée.

De 1908 à 1911, seules les automobiles concoururent. En 1912 et 1913 les motos étaient à nouveau présentes. Pour d'évidentes raisons l'épreuve n'eut pas lieu en 1914.

Les vainqueurs de cette course de côte furent en catégorie voitures : Sklin sur Dasse, Richard sur Martini, Springuel et Durtal sur Springuel et par deux fois Wéry sur Nagant; en catégorie motos les britanniques Dixon sur Singer et Liefeld sur Rudge dammèrent le pion à nos compatriotes.

1919. Le pays panse ses plaies. La société a connu des bouleversements. Un ordre social différent s'établit. Une de ces incidences est de rétrécir le marché traditionnel de l'automobile de luxe et d'ouvrir à la nouvelle industrie de l'automobile de grande série, une couche d'acheteurs plus vaste mais moins représentative de la haute aristocratie.

Pour la motocyclette, le phénomène est plus accentué encore et ce mode de locomotion va se découvrir un marché des plus larges. De ce fait les usines motocyclistes de la région liégeoise ont devant elles un avenir prometteur. De plus, la moto a passé à son complet avantage le rude test de la guerre, elle y a déjà partiellement supplanté la cavalerie et va d'ailleurs continuer dans cette voie; la moto a gagné son titre de reine de la route, mais aussi de reine du tout terrain.

Ces considérations n'ont pas échappé à Jules de Thier et à son Etat-major. Très pertinemment, il décide de scander la Coupe de la Meuse en 2 manifestations bien distinctes.

Celle réservée aux automobiles avait pour cadre la côte de Malchamps et ses abords immédiats. Elle consistait en plusieurs escalades de la côte en vitesse et en souplesse; le tout complété par certains tests particuliers. L'automobile club de Spa en était le promoteur. Sa première édition d'après guerre eut lieu le 30 août 1921 et fut hélas endeuillée par le terrible accident survenu à la voiture du pilote français BOILLOT. Si ce dernier s'en tira avec de sérieuses blessures, son passager bruxellois VAN EYCKEN mourut affreusement carbonisé. L'accident s'était produit près de la ferme DELHOUGNE.

Il est juste de dire que cette Coupe de la Meuse Auto n'eut jamais le retentissement de sa consœur réservée à la moto. Son existence fut d'ailleurs assez éphémère. Elle prit fin en 1926 ou plus exactement se confondit dans les différentes coupes attribuées à l'occasion de la semaine automobile de Spa.

DE 1920 A 1934.

Les destinées de la Coupe de la Meuse motocycliste appartiennent maintenant au Royal moto club liégeois.

D'importantes restrictions de carburants font que 1919 est une année de préparation. Pour la première édition de la Coupe de la Meuse moto, le coup d'envoi fut donné le 14 mars 1920.

L'esprit de la coupe a été complètement rénové. Le but du règlement est d'établir un criterium qui mettra en évidence la vitesse, le ralenti, l'accélération, le freinage, la consommation et le côté pratique des accessoires montés sur les motocyclettes

Il en résulta un règlement draconien certes, et il le fallait, mais foisonnant de complications arithmétiques exigeant des participants et des préposés au calcul des classements, une réelle virtuosité dans l'art de jongler avec les chiffres.

En synthèse, le profil de la course peut se décrire comme suit:

- Liège - Spa et retour à effectuer en respectant une moyenne horaire minimum. Le parcours emprunte non seulement des routes mais aussi des chemins de campagne; il s'écarte largement de la route la plus directe reliant les deux localités pour faire des incursions dans les vallées de l'Ourthe, de l'Amblève et de la Vesdre, dans le Condroz, le pays de Herve et le plateau des fagnes.
- En cours de route, mais surtout aux environs de Spa, des tests divers sont proposés aux concurrents. Ils visent à mettre en lumière les qualités et les défauts des motocyclettes. Ils consistent en courses de côte (vitesse), épreuves de souplesse (maniabilité et reprise), épreuves d'accélération, de freinage, de démarrage à froid. Plusieurs sections de tout-terrain (gués, raidillons, chemins boueux et sinueux) sont à franchir en "Non-Stop", c'est à dire sans marquer d'arrêt ni mettre pied à terre.
- Dans un parc fermé, les motos subissent un examen détaillé. Des points de pénalisation sanctionnent la perte, le bris ou la mise hors d'usage de pièces et d'organes essentiels.

Au fil des années, les moyennes horaires de route, la nature des tests et le barème des pénalités seront adaptés en fonction des progrès de la construction motocycliste.

En 1920, l'épreuve se déroula entre Liège et Remouchamps, son kilométrage total atteignait 113 km. Le vainqueur de cette première édition fut Edmond Claessens sur Saroléa-sidecar

Dès 1921 la Coupe revint à Spa qui en devint le centre névralgique. Le kilométrage ne cessa d'augmenter, atteignant son point culminant en 1926 avec 263 bornes. Ce programme obligeait les pilotes à prendre le départ à Liège à 6,30 heures pour y rentrer en fin d'après-midi vers 18 heures. Cela se passait traditionnellement fin mars ou début avril sous des températures encore fraîches.

Durant cette période, des tests de plus en plus sévères seront instaurés: les montées de Malchamps en vitesse et en souplesse (avec sections entre chicanes), les passages non-stop du Chemin de Daems entre Marteau et La Reid, du vieux-thier à Malmédy, du gué de Frahinfaiz et de la carrière à Spa et surtout, à Spa encore, du chemin de la Roche et du gué des artistes.

De 1927 à 1934, le parcours se resserre de plus en plus autour de Spa. Depuis Liège, pour l'aller, on emprunte les routes des vallées de l'Ourthe et de l'Amblève ou occasionnellement de la Vesdre. Le retour s'effectue classiquement par Theux, Pepinster, Nessonvaux et Chaudfontaine.

De nouveaux tests sont encore imposés: une course de côte dans le thier de Polleur, la promenade Cafarelli en non-stop, un test de démarrage à froid et une épreuve de roulement.

Pour satisfaire au test de démarrage à froid, il s'agissait de mettre la moto en marche et de parcourir 100 mètres en une minute au maximum. L'épreuve de roulement était une descente de la côte de Malchamps "en roue libre" depuis la ferme Delhougne jusqu'au viaduc où il fallait arrêter la machine dans une zone déterminée: ainsi les freins étaient mis à rude épreuve. Les organisateurs prévoyaient un repas substantiel pour les commissaires; en 1921 il coûtait 5 francs, en 1925 c'était déjà plus cher, 10 ou 12 francs. Avant le déjeuner on prenait l'apéritif, on risquait de se faire croquer par le pittoresque Rigadin de Sonnay; à l'arrivée à Liège, c'était le vin d'honneur. Les classements officiels, après d'épuisants exercices logarithmiques, n'étaient publiés dans la presse que le mardi, voire le mercredi. Une anecdote encore; puisque la formule suivant laquelle étaient calculés les résultats obtenus dans les montées de Malchamps tenaient compte du poids total, il était impératif de présenter au pesage - à l'ancien gazomètre - un ensemble machine et conducteur le plus lourd possible mais il était tout aussi indiqué, cela le règlement ne le préconisait pas, de se présenter au viaduc, au départ des courses de côte, amaigri au maximum. C'est pourquoi, entre le gazomètre et le pouhon, les bas côtés de la route étaient jonchés d'une ferraille aussi diverse qu'inutile dont les pilotes avaient délesté et leur poches et leur motos.

DE 1935 AU SECOND CONFLIT MONDIAL.

1935 fut un tournant dans l'histoire de la Coupe. Avec la participation des équipes militaires du 1er Lanciers, les tests de vitesse cèdent le pas au tout-terrain. C'était de la saine logique car depuis quelque temps un vent chaud soufflait sur l'Europe, il laissait peu de place aux illusions pacifistes. Dès lors, il devenait urgent de construire des motos aptes à évoluer sur les terrains les plus variés et de former des pilotes capables d'en tirer le parti optimum en ces circonstances. Les organisateurs adaptèrent règlement et programme en conséquence et c'est une justice qu'il faut rendre à la Coupe de la Meuse que de reconnaître la participation concrète quelle apporta aux nécessités du moment.

En 1935, les montées de Malchamps en vitesse furent supprimées, seules les montées en souplesse subsistèrent mais elles aussi furent abandonnées en 1938. Jusqu'en 1939, les tronçons Liège-Spa et Spa-Liège emprunteront le nombreux chemins forestiers. Autour de Spa plusieurs boucles en tout-terrain seront à effectuer. Tout cela en respectant des moyennes horaires variant de 35 à 45 km/heure et en franchissant les zones non-stop les plus ardues. Aux classiques difficultés du chemin de la Roche et du gué des artistes sont venus s'ajouter le talus des artistes, le talus de Belheid et le chemin des Romains.

En 1940, la Coupe ne fut pas disputée et sur elle, comme sur tout le pays, le rideau tomba pour de longues années de grisaille.

L'APRES-GUERRE.

Le tonnerre des derniers coups de canons du deuxième conflit mondial s'était à peine dissipé qu'aussitôt les gens du Royal Moto Club liégeois se regroupèrent et envisagèrent à nouveau l'organisation de la Coupe.

Renaissance, après cette ténébreuse époque, la 1ère Coupe de l'après-guerre eut lieu le 14 avril 1946 par un temps printanier. Lors de l'offensive des Ardennes, un charroi militaire très dense avait détérioré le revêtement de la route de Malchamps. Il fut décidé de faire disputer une course de côte dans Mont-Theux lors du retour à Liège. A Spa, les concurrents devaient accomplir 2 boucles en tout-terrain, respectivement de 30 et 40 km, entre Spa, Wayai et Tiège. Chaque boucle était subdivisée en un tronçon de vitesse pure incluant le chemin de la Roche, le talus des artistes, la promenade Sangusko et un tronçon de régularité. Un test de démarrage à froid complétait le programme. Les motos avaient encore, pour la plupart, des fourches à parallélogramme à l'exception de la FN d'usine de Joseph Pé, le vainqueur du jour, laquelle était équipée d'une surprenante fourche à roue tirée. Pour la première fois des prix en espèces avaient été distribués. Serait-ce pour cela que les organisateurs affirmaient que la Coupe n'était pas payante ? Ils se plainquirent aussi du nombre élevé de commissaires à maintenir en place toute la journée; une cinquantaine en permanence. La nouvelle génération de pilotes, sensible déjà à l'appel du motocross laissait clairement entendre que les complexités du règlement ne lui plaisaient franchement pas ... Cette reprise, quoique réussie, s'accompagnait donc de commentaires peu optimistes et qui ne s'étaient jamais entendus auparavant.

De 1947 à 1953, la Coupe fut, à proprement parlé "standardisée". Un itinéraire Liège-Spa et retour "encadré"; il faut comprendre par là que les pilotes roulent en groupe, précédés d'une voiture pilote et suivis par une voiture balai.

A Spa, deux montées de Malchamps en souplesse et deux en vitesse. Au terme des trois premières montées, trois parcours tout-terrain en régularité trial à la moyenne d'environ 30 km/heure et 2 ou 3 non-stop qui sont le gué suivi du talus des artistes, le talus de Belheid ou encore le non-stop des Cailloux, dans le bois à droite de la grand'route Spa-Francorchamps, 100 m plus haut que le virage Boillot.

Tout cela se déroule dans le triangle: Sauvenière, route de la Géronstère, chemin des Fontaines. Après la dernière montée de Malchamps, parc fermé près de la ferme Delhogue avant le retour en groupe vers Spa.

L'après-midi, grand rassemblement pour ce qui représentait pour beaucoup, le clou de la journée: un motocross.

En 1947, le cross se déroula dans les environs d'Annette et Lubin, en 1948, à la Frainouse, en 1949 au château d'Alsa et les autres années à la Frainouse.

Au classement général, les vainqueurs de ces ultimes Coupes furent dans l'ordre chronologique: Joseph Pé, Marcel Meunier sur Triumpfh, Mathieu Spiroux sur Matchless, Nic Jansen sur Saroléa, Marcel Meunier sur Saroléa et Victor Leloup sur FN. Deux fois, en 1948 et 1950, le spadois François Pairiot se classa second.

En 1950, un grand vide fut ressenti par tous. Il était dû à l'absence de Léon Renson décédé des suites d'une crise cardiaque en juin 1949. Originnaire de Remicourt, Léon Renson était entré tôt au journal " La Meuse ", comme chroniqueur sportif. Membre du Royal Moto Club liégeois, il devint une des principales chevilles ouvrières de l'organisation de la Coupe de la Meuse et sa clairvoyance fut à la base de l'évolution heureuse du règlement. Sa mort pesa sans doute lourdement sur l'avenir de cette belle compétition.

EPILOGUE.

En 1953, après sa 28^{me} édition, la Coupe de la Meuse prenait fin. Pourquoi cette épreuve motocycliste si complète, au passé prestigieux, ne put-elle survivre ?

Le premier et non le moindre est dû à la vogue extraordinaire que connut le motocross dès l'après-guerre. Certes, depuis 1947, les organisateurs avaient bien inclus un motocross dans leur programme, mais il ne constituait qu'une simple partie des tests de la journée; il se disputait sur un court laps de temps, n'avait en aucun cas le relief, la couleur, la densité des nombreux motocross "à part entière" organisés chaque dimanche. Mais surtout, les prix en espèces distribués à la Coupe de la Meuse étaient inférieurs à ceux pratiqués ailleurs et les primes de départ inexistantes !

A côté de cela, il faut souligner que les cadres du moto club liégeois n'étaient plus tout jeunes et que la relève n'existait pratiquement pas. Le fait est en lui-même un mal suffisant que pour détruire jusqu'à la racine une oeuvre si solide soit-elle.

Si je peux me permettre de donner un avis strictement personnel, j'affirmerai que la Coupe eut pu continuer sous la forme d'un criterium comportant un parcours de régularité par petits chemins, à moyenne élevée, de Liège à Spa et retour. Ainsi, une sélection assez sévère se serait opérée parmi les concurrents.

A Spa, les traditionnelles montées de la Sauvenière en souplesse et en vitesse avec des boucles annexes constituant la partie trial émaillées de 2 ou 3 zones non-stop et, afin d'être complet, un test de démarrage à froid et un autre de freinage sans oublier un réconfortant et sympathique déjeuner. La date de l'épreuve aurait du se situer au commencement de mars, avant le début de la saison de cross et de la saison touristique.

Mais le prestige de la Coupe en aurait souffert car elle se serait rangée dans la catégorie des épreuves de trial et de régularité disputées "hors-saison". Et il n'était guère facile pour les organisateurs d'admettre cette perte de prestige...c'est un poids bien pesant qu'un nom trop fameux.

Dès lors, a y bien réfléchi, faut-il regretter pour ce bel évenement une survie au prix d'une déchéance ? Faut-il vraiment déplorer qu'il ne figure plus au calendrier actuel des épreuves motocyclistes ?

La Coupe de la Meuse avait eu pour compagnon un vaste paysage, des rives de la Meuse au plateau des hautes fagnes. Dès l'après-guerre déjà, aux yeux de ceux qui l'avaient connue dans les années 20 et 30, elle pouvait paraître étriquée, à l'étroit dans le triangle de Malchamps-route de la Géronstère-chemin des Fontaines, trop sage sur son parcours routier Liège-Spa-Liège, tel un petit garçon dans son costume marin du dimanche.

Coupe de la Meuse

Le 23 Mars

1924



Alors voilà, tout compte fait, il est préférable qu'elle s'éteigne, en temps voulu, plutôt que de ternir le souvenir d'une épreuve motocycliste à nulle autre pareille, dont la création avait marqué d'un standard nouveau le sport motocycliste belge et apporté une contribution certaine au progrès de la construction motocycliste.

LAUREATS DES COUPES DE LA MEUSE DE 1920 A 1939

ANNEES	SOLI	SIDECARS	MILITAIRES
1920	Nivelles (Triumph)	Claessens (Saroléa) ^o	
1921	Breslau (Norton)	Springuel (H.D.)	
1922	Reinatz (Gillet)	Taymans (Triumph)	
1923	Claessens (F.N.)	Philippart (F.N.)	
1924	Claessens (F.N.)	Van Liedekerke (Norton)	
1925	Flinterman (F.N.)	Philippart (F.N.)	
1926	Grégoire (Saroléa)	BIRIBI (Saroléa)	
1927	Horne (F.N.)	Praillet (Triumph)	
1928	Bentley (Gillet)	Philippart (Gillet)	
1929	Demeuter (Saroléa)	Milhoux (Gillet) ^o	
1930	Fondu (La Mondiale)	Biribi (Saroléa)	
1931	Grégoire (Saroléa)	Mariette (Saroléa)	
1932	Grégoire (Saroléa)	Biribi (Saroléa)	
1933	Poncin (Saroléa)	Mariette (Saroléa)	
1934	Poncin (Saroléa)	Biribi (Saroléa)	
1935	Grizzly (Saroléa)	Biribi (Saroléa)	Nicolay de Gorhez
1936	Ickx (F.N.)	Distexhe (Gillet)	Casterman
1937	Collard (Triumph)	Edyson (F.N.) ^o	Thissen
1938	Borre (F.N.)	Edyson (F.N.)	Borreux
1939	Pé (F.N.)	-	Hubar

^o Double vainqueur de la catégorie sidecars et du classement général.

G. GASPARD.

Notre illustration est tirée d'ENGLBERT MAGAZINE, n° 49-50 de mars-avril 1924.

Parc de sept heures et Galerie Léopold II

Au printemps dernier, au nom du Collège échevinal, le docteur J. Barzin invitait les représentants de divers groupements spadois à une réunion se tenant à l'Hôtel de ville. A l'ordre du jour: échange de vues et suggestions concernant l'aménagement du Parc de sept heures et le sort à réserver à la Galerie Léopold II.

Les administrateurs d'Histoire et Archéologie spadoises ont tenu, préalablement à cette confrontation, une réunion. Nous livrons aux réflexions de nos membres les conditions et les remarques sur lesquelles l'unanimité de nos administrateurs a pu se faire.

1. Le parc doit rester un bien communal.
2. L'allée principale, bordée d'arbres, doit être maintenue: elle constitue une des images de marque de Spa.
3. Les arbres existants sont à préserver.
4. Le parking et les maisons de la rue du Fourneau doivent être masqués.
5. Un promenoir couvert est indispensable à notre ville.
6. La nouvelle formule devra permettre la mise sur pied d'expositions et d'autres manifestations exigeant l'abri d'un toit.
7. Enfin rien de durable ne pourra être entrepris si la surveillance du parc, celle des constructions et l'entretien des toitures ne sont pas assurés de façon soignée.

A.H.

NDLR.: Cette séance avait été introduite par un court exposé de Monsieur P. Lafagne qui, à l'aide de quelques diapositives avait retracé un bref historique de la question.

Nous sommes heureux d'annoncer que ce dévoué collaborateur de notre bulletin nous entretiendra longuement du sujet dans les pages de notre prochain numéro de décembre 1977.

CROIX, CHAPELLES ET ORATOIRES DE LA REGION SPADOISE.

+++++

Au cours des ans, au fil de nos randonnées à travers fagnes et bois, le long des chemins, sentiers et pistes qui sillonnent le beau pays spadois, ma femme et moi avons appris à le connaître et à l'aimer. Témoins de sa vie et de son histoire, nous avons repéré ces croix et chapelles qui s'égrènent au détour des chemins de la cuvette spadoise.

Il est peut-être temps d'en faire l'inventaire et d'en raconter l'histoire. Certaines sont déjà disparues et, au train où vont les choses, d'autres sont sur la voie de l'anéantissement.

Faisons, si vous le voulez bien, le tour de ces petits monuments en pierre, en fer, en bois, racontant des drames et des peines ou, tout simplement, témoignant de la foi de ses autochtones.

Cette petite étude est agrémentée d'une carte et de photos; en tête de chaque rubrique -à chaque croix- un numéro en chiffres arabes reporte à la carte. Si la tête de rubrique mentionne une photo, sa lettre reporte aux photographies regroupées.

Première partie: CROIX D'OCCIS ou de MORT SUBITE.

Dans une première partie sont reprises, par ordre chronologique, les croix d'occis ou de mort subite, de 1685 à 1968, plantées dans notre région.

I. Croix Pierre BROGNARD. (Photo A.)

Sur le vieux chemin menant, en son temps, de Spa à Verriers et qui partait du jeu de paume, par Frahinfaz et le vieux pont de Polleur,

à hauteur du golf club actuel, se dresse la plus ancienne croix de pierre, la croix Brognard. Elle porte cette inscription: (1)

I H S
LE 24 XBRE
I685 LE SIR PIERRE BROGNARD
DE SPA ESCHEVIN FUT D'UN
PARFIDE ICY MEVRTRI ET VOLE
QUI LE DIX SEPT DV MOIS
SVIVANT ENFIN FVT SVR
CE LIEV ROMPV VIF ET ROUE
REQ. IN PACE

La date du 24 décembre 1685 est confirmée par les notules des morts de la paroisse de Spa depuis l'an 1679 appartenant à Jean-Louis DU LOUP dit WOLFF: (2)

... l'an 1685, le 24 Xbre Pierre Brognard a été tué proche le vivier de Polleur par un assassin qui fut roué sur place.

Les registres paroissiaux indiquent:

1685 La veille de Noël fut meurtry au vivier de Polleur honorable Pierre Brognard eschevin.

Voici la relation d'un annaliste verviétois dans son orthographe originale: (3)

La veille de Noël 24 Décembre pierre Brognard eschevin et capitaine de spa retournant de la ville de vervier audit spa fut attind d' un meurder appelé mathy de xhoffrij entre le village de poleur et le bois de spa, après luy avoideammndé du tabac en poudre le tua d'un coup de fuzil,

(1) Charles BURY, Croix d'occis, Le Vieux-Liège - IO.

(2) Pierre LAFAGNE, " Les Pierres qui parlent", 1976
Cahiers ardennais, sept 1934 et mars 1938.

(3) Guillaume GRONDAL, les Cahiers ardennais n° 7 juillet 1955 d'après la chronique manuscrite de 1685 de Henri de SONKEUX publié par L. GASON à Verviers sous le titre: " La vie à Verviers il y a trois siècles".

sous croijance que ledit brogard eust.de l'argent. Le meurtrier fut attrappé a la foire a malmedie le 28 decembre et amené prisonnier au Chateau de Franchimont. Son procet fut achavé d'estre vive rompu sur une croix en cette forme (Le texte est accompagné de deux dessins analogues, dont l'un en marge, représentant une croix de St André, les bras munis de trois traverses) au lieux où il avait commis le meurtre sur les plates proche le grand estang es bois de spa.

fut executé le 27 janvier I686 (La croix porte la date du I7) il eu bras et jambe rompu endeux endroit puis le coup de grace sur le front avec une barre de fer quarrée il fut estranglé à une roüe de charette et place sur la-ditte roüe elevé sur une estage en l'air.

Le moins qu'on puisse dire est que la justice était expéditive et cruelle !

2. Croix COLLIN MARC

La petite croix Collin Marc se trouvait derrière Creppe sur le viex chemin conduisant du village à La Gleize. Il y a quelques années, Monsieur Dethier, conservateur du musée, en a ramené les débris au musée de la ville. Monsieur Julien Giet, membre de notre association et habile artisan, a rendu à la croix Collin Marc une nouvelle jeunesse. La réparation n'est absolument pas visible. La croix a été plantée sur un bloc de chène et a belle allure à l'entrée du musée. Il faut remercier Monsieur Giet de son très beau travail presté gracieusement.

La gravure, si elle est rès ancienne, est encore partiellement lisible et dit ceci:

I H S
ICI EST
DECEDE PAR VNE
INFORTVNE HOBLE
COLLIN MARC LE 7 AVRIL
I690
PRIEZ
DIEU
POVR
SON

Aux registres paroissiaux nous trouvons:

1690 Le 7 avril Collin Marc de la vieille Spaa esté écrasé par sa charette par derrier le village de Creppe et mort sur place sans avoir eu le moindre temps pour la réception des sacrements. - Dieu luy fasse paix.

3. Croix DELLEFOSSE . (Photo B)

Sur le chemin Nélis, parallèle à la route de la Sauve-
nière à la Géronstère, partant du bas du champ d'aviation et se dirigeant vers
la piste de ski du Thier des Raixhons et à six cents mètres de l'amorce du che-
min à la route de Malchamps, se dresse la croix Mathieu Dellefosse.

A l'origine, cette croix était située non loin de là
sur un chemin de Spa vers Malchamps (I). La gravure indique:

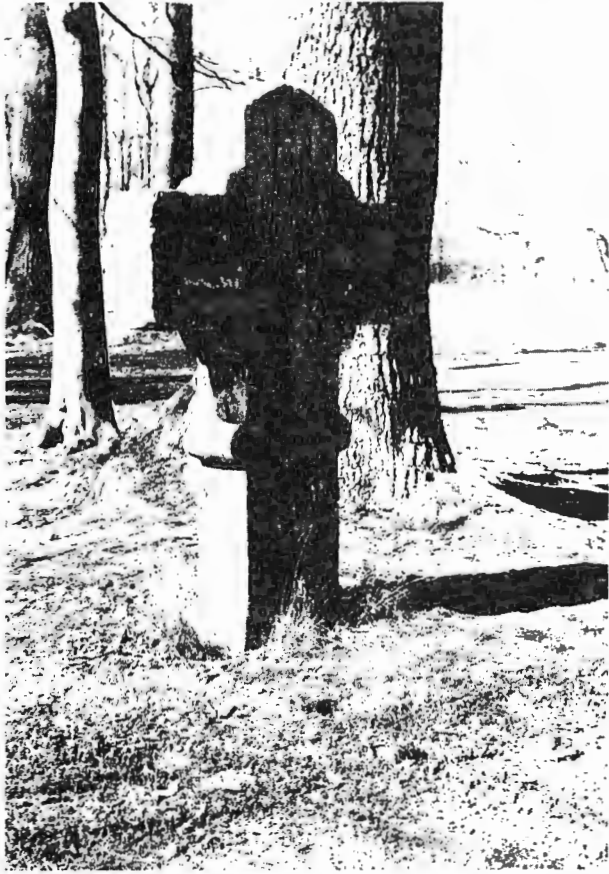
I H S
PRIEZ DIEU
POVR L AME D HONEST VERTVEVX
LIEVNE HOMME MATHIEV DELLEFOSSE
PAROISSIE DV BAN DE COBLEN
QVI FVT OCCY LE JOVR DEL
GRANDE PASQVE L AN I696

Les registres paroissiaux mentionnent :

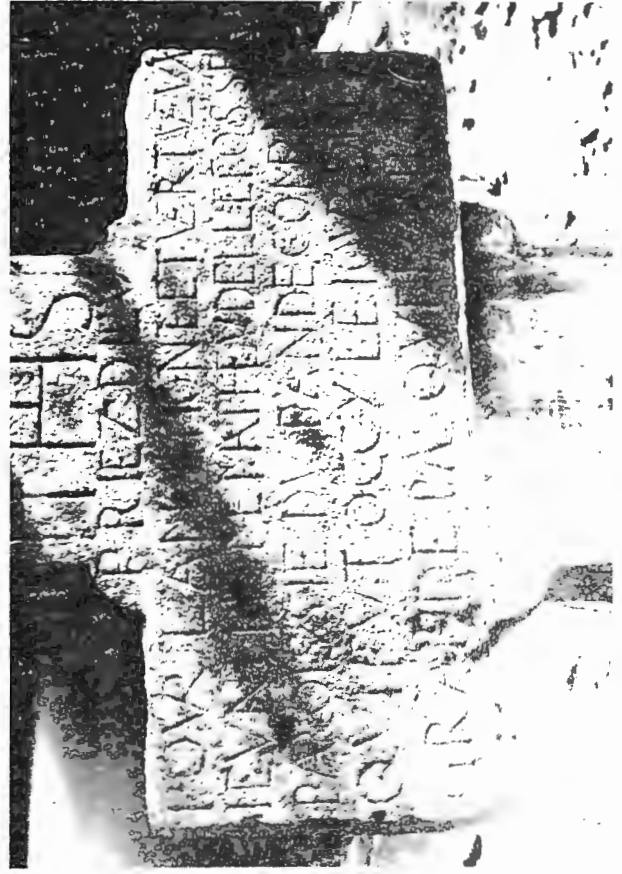
... L'an 1696, avril 22 Fut tué dans la Haie Pirotte Remacle Mathieu Wera
Delfosse, étranger.

Nous n'en savons pas plus sur ce meurtre. La croix,
déjà brisée a été réparée par des ancrages à l'intervention de " J'Use ", vers
1935. En 1972, elle fut, par acte de vandalisme manifeste, cassée par des " pro-
meneurs ". Comme il manquait des morceaux, des ancres métalliques n'auraient pas
suffi. A mon intervention, les ouvriers de la forge communale et, en particulier,
Monsieur Robert Christiane, ont confectionné un corset de métal et coulé du ci-
ment entre le corset et la pierre pour en relier les éléments restants.

(I) Renseignements donnés par Monsieur Jean Toussaint.



A. Croix BROGNARD



B. Croix DELLEFOSSE



C. Croix de BERINSENNE



D. Croix LESCRIER

4. Croix Jacques de BERINSENNE. (Photo C)

La croix Jacques de Bérinsenne est érigée sur la Grande Vecquée à son croisement avec le vieux chemin de Creppe à Cour à environ deux kilomètres de Le Rosier en direction de Bronromme, non loin du pylone 68 de la ligne à haute tension qui la suit et qui s'est intégrée à elle. Au pied d'un groupe de hêtres splendides mais qui l'écrasent de leur masse cette humble croix d'une grande beauté due à la finesse remarquable de ses proportions porte une épithaphe encore bien lisible malgré son grand âge:

I H S
ICY AT
ETE MURDRI MONSIEVR
JAQVE DE BERINSENNE
FILS DV COLONEL
LE 23 D' Aoust
1696. P.D.P.S.A.

Les registres paroissiaux précisent:

...L'an 1696, aoust 23: fut tué sur nos fagnes le Sr Jacques de Bérinsenne, fils du Sr Colonel Bérinsenne et fut enterré dans l'église.

Il faut croire que la tombe et la vraisemblable pierre tombale aient disparu lors de la construction de la nouvelle église en 1873 car aucune trace ne subsiste de la tombe de l'ancienne église.

Jacques de Bérinsenne était né à Spa le 20 mai 1668 et il est mort en fagne le 23 août 1696. Il avait donc 28 ans. Sa famille dont on retrouve des traces à Spa aux XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles a fait l'objet d'une étude complète due à feu Monsieur Julien Henrard à laquelle nous renvoyons nos lecteurs. Nous empruntons à ce travail le paragraphe de conclusion: (I)
" Pendant cinq générations au moins, cette lignée avait donné au bourg de Spa des administrateurs, bourgmestres, échevins, mayeurs ou mambours des pauvres. Elle avait fourni un chanoine et deux officiers au moins et avait contracté des alliances avec de nobles familles du pays. Elle avait aussi, ne l'oublions pas

(I) Julien HENRARD: " La Famille de Bérinsenne "; Les Cahiers ardennais, 1966.

" compté parmi ses membres un artiste du bois de Spa. Son nom ne sera pas oublié
" aussi longtemps que subsistera à la lisière des fagnes de Spa la vieille cense
" familiale et que se dressera dans la solitude de la Vecquée la croix de pierre
" rappelant le décès de Jacques de Bérensene, fils du colonel."

5. Croix Gillette LESCRINIER. (Photo D)

Cette croix de pierre est peu connue parce que plantée
non pas au bord d'un chemin mais dans une prairie à cinquante mètres du vieux che-
min de Spa à Winamplanche, non loin de son croisement avec le sentier de Marteau
à Creppe. Elle est d'une belle facture. On peut y lire:

I H S
ICI EST DECEDEE HONNETE F
EMME GILLETTE LESCRENIER
VIVANTE EPEVS HONNETE JEAN
RENIER DE WINAMPLANCHE LE
16 MARS 1746
PRIEZ DIEV POVR SON AME

Aux registres paroissiaux est mentionnée l'inscription
suivante:

... 1746, 16 mars: mourut Gillette Lescriny vefve Jean Renier de la Winamplanche
subitement entre Winamplanche et Spa. Elle était bonne paroissienne.

A ma connaissance aucun chroniqueur ne parle de cette
croix dressée à cet endroit solitaire pour commémorer ce qui doit être une mort
naturelle. Elle aurait échappé à mes investigations si le Docteur Henrard ne m'
en avait signalé l'existence et pourtant les lieux étaient familiers de mes vingt
ans et de mes premiers ébats militaires de Lancier ou de Guide à moto ou en char
entre la caserne et la plaine d'exercice de Creppe.

6. Croix Lambert LEROI. (Photo E)

Sur la route de Spa à la Sauvenière, à quatre-vingts mètres au delà du virage Delhougne, à droite de la route et à la lisière du bois se trouve une très jolie croix de pierre qui dit:

.....
.....
MALHEUREU
SEMENT ECRASE
SOUS LA TERRE

...	...
LAMBERT	LEROI DE
SPA LE	I 7 88RE
DE L'AN	I 780
PASSANT	I H S PRIEZ
DONC	POUR
LE REPOS	DE SON AME

R. I. P.

Cette croix a été déplacée lors de la construction du réservoir d'eau tout proche. Des traces de ciment au pied du monument bien visibles sur la photo en font foi. Il est vraisemblable que Lambert Leroi a été victime d'un accident de travail.

7. Croix de la Fiancée. (Photo F)

La promenade Gustave de Walque joint l'avenue de Barisart à la route de Creppe peu avant le chemin de Werihay. Au lieu-dit la Heid des Vaches se trouve une croix de fer sur socle de pierre. Sans être à proprement parler une croix d'occis puisqu'il ne s'agit pas d'un crime ni même d'une mort naturelle sur place, la croix de la fiancée trouve sa place dans ce chapitre. Elle ne porte aucune inscription mais elle a fait l'objet de plusieurs chroniques. Son émouvante histoire mérite qu'on s'y arrête.

D'après le professeur Henri George (1), une après-midi d'octobre 1807, Henri F... du Vieux-Spa s'achemine vers la Heid des Vaches. Il vient d'apprendre qu'il est enrôlé de force dans les armées de Napoléon et qu'il doit se mettre en route dès le lendemain pour rejoindre la garnison de Strasbourg.

A mi-côte il rencontre Jeanne S... une voisine qu'il connaît depuis son enfance et lui fait part de son grand départ... et de son amour. Il apprend que cet amour est partagé et que sa jeune et toute fraîche fiancée lui promet de l'attendre.

Henri F... ne reviendra pas: il meurt en 1808 au siège de Saragosse. Jeanne S... fit ériger une croix toute simple au lieu de rencontre, des fiançailles et du dernier adieu.

La Chronique de la Société royale " Le Viex-Liège " (2) nous apprend que la modeste première croix a été remplacée en 1872 par une autre en fer sur socle de pierre.

" La Gazette de Liège " nous narre (3) qu'en 1976, Monsieur Arsène Hurlet de Spa a procédé à la restauration in situ de la croix de la fiancée qui avait disparu.

Et voilà pourquoi, à cette heure, à mi chemin de Spa à Creppe, se dresse une simple mais belle croix témoin d'une simple, belle mais triste histoire.

8. Croix Jean-Pierre Sody. (Photo G)

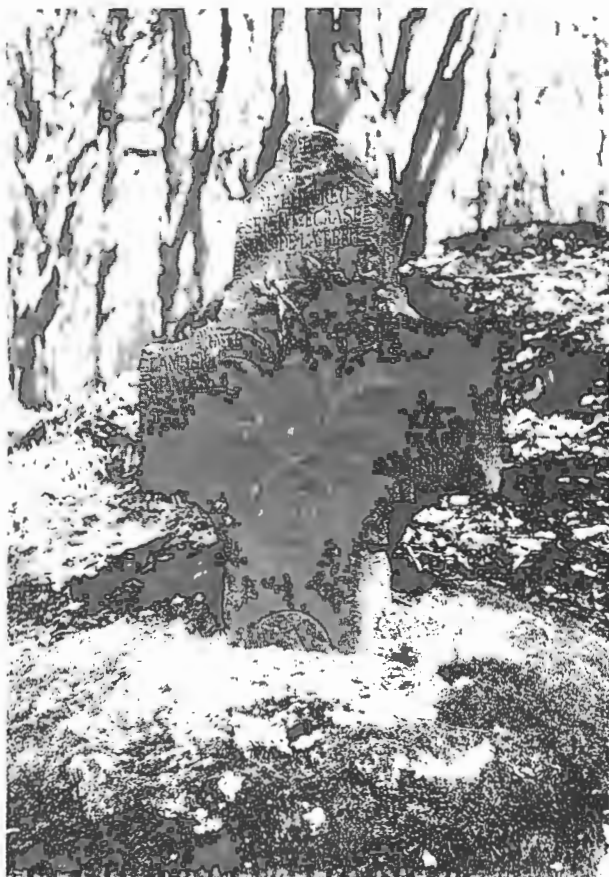
La croix Sody est peut-être déjà en dehors de la cuvette spadoise mais elle concerne un Spadois.

Sur le grand chemin ancien Limbourg, Stavelot, Luxembourg dont le tracé, dans la région, passe par Arbespine, le pont de Stavelot sur le Wayai en amont du pont Lepage, l'aérodrome, la ferme de Malchamps, Neuville ^{et la} Haute Levée de Stavelot, un pont de pierre franchit, à Neuville-lez-

(1) La croix de la Heid des Vaches. " Cahiers ardennais, septembre 1934.

(2) Le Vieux Liège, n° 212 (tome III, n° 6 de novembre/décembre 1976.

(3) " Billet de Spa " dans la " Gazette de Liège " du 13 août 1976.



E. Croix LEROI



F. Croix de la FIANCÉE



G. Croix SODY



H. Croix COLLARD

Francorchamps, le ruisseau du Roannay. Tout à côté du pont, une croix de pierre est dédiée à Jean-Pierre Sody:

I H S
ICI EST DECEDE
LE 29 MAI 1825
JEAN PIERRE
SODY
DE SPA AGE DE 64 ANS
PRIEZ DIEU POUR SON
AME

Il est mort à cet endroit victime d'un accident de cheval. La croix est en parfait état d'entretien comme le montre la photo. Voici une courte généalogie dressée par Monsieur Julien Henrard.

Etienne SODY = le 14-9-1750 à Marie DECERF
° Spa le 3-2-1728 ° le 26-6-1731
+ le 6-9-1763 + le 27-9-1802

Etienne SODY- BRIAIMONT 1751- ?	Anne-Marguerite SODY ép. André Pascal HENRARD ° en 1755 + en 1833	Marie-Catherine SODY ép. NOEL ° en 1757 + en 1790	Jean-Pierre SODY ° le 20-1-1761 + le 29-5-1825 tué par son cheval à Neuville Marié le 9-1-1785 à Marie-Anne SCHWAIGER ° le ? + le 20-1-1841
---------------------------------------	---	--	---

Marie-Anne SODY
1763-1764

9. Croix MARTHOZ

Au carrefour de Balmoral et à l'intersection de la route de Tiège et du chemin conduisant au golf club est érigée une croix latine d'aspect sévère commémorant la mort subite du notaire Charles, Ed. Joseph Marthoz de Spa.

La croix de pierre de Balmoral nous dit:

I H S

ICI EST MORT SUBITEMENT LE 13 9BRE 1826 C.E.J.

MARTHOZ NOTAIRE A LA RESIDENCE DE SPA

PASSANT PRIEZ DIEU POUR SON AME

R.I.P.

Des documents légués au musée par Mademoiselle Fontaine nous donnent la filiation directe de Charles Marthoz avec Antoine Fontaine auteur du fameux livre d'or de Spa actuellement installé au Pouhon Pierre-le-Grand.

Charles Ed. Joseph MARTHOZ) Paul Charles MARTHOZ) Elisabeth Louise
notaire, ° 1781, + 15-II-1826) (1809-1854)) MARTHOZ (1833-)
époux d'Elisabeth Lambertine) époux de Marie Marguerite) épouse d'Antoine
FAGALDE (1785-1833).) LEZAACK (1805-1894).) Fontaine (1830-1896).

Un article paru dans " La Vie spadoise " confirme cette filiation mais ajoute certains renseignements. (1)

Le notaire Marthoz était né à Aywaille et avait épousé Elisabeth Fagalde d'origine française, dont le père était l'un des plus gros propriétaires à Spa. Ils eurent au moins huit enfants dont Paul-Charles est renseigné comme marchand d'ouvrages de Spa, vers 1835. La petite fille de ce dernier Mademoiselle Fontaine possède du notaire Marthoz une peinture à l'huile qui le représente vers l'âge de 30 ans, en perruque blanche.

J'ajouterai à propos de l'épouse du notaire, née Fagalde, qu'il existe, sur les hauteurs de Polleur une splendide ferme dénommée Fagalde de pur style mosan. (2)

(1) Jacques BERGER, " La Vie spadoise ", 3 février 1957.

(2) Cette ferme porte, sur les cartes militaires actuelles, le nom de ferme Lemaire du nom du propriétaire suivant. Il y a environ cinq ans y habitait encore un Lemaire âgé de 97 ans et qui l'habitait depuis...94 ans .

IO. Croix COLLARD (disparue).

Au chemin des Potais, à gauche en montant, au lieu-dit " Les trois sapins ", se dressait la croix de pierre L.J. Collard. La seule reproduction graphique en notre possession est un dessin original du crayon de Maurice Pottier et une légende manuscrite de Monsieur Georges Spailier. (I)

D'après le dessin, l'inscription disait:

ICI
EST DECEDE
L.J. COLLARD
LE
5 DECEMBRE
1829
A L'AGE
DE 64 ANS

Je n'ai sur ce monument que les éléments repris à cette notice a part ce qu'a bien voulu me dire l'ancien fontainier Monsieur Gillard qui m'a montré l'endroit exact où était érigée cette croix en ajoutant qu'il y avait plus de 25 ans qu'elle avait disparu. (EN 1977)

II. Croix Jean-Guillaume BOLETTE.

En montant la route de la Sauvenière à Malchamps, à une cinquantaine de mètres au-delà du chemin forestier allant à gauche vers Sart, dans une clairiaire et adossée à un bosquet se trouve la croix de pierre Bolette qui mentionne:

(I) Croix Collard, chemin des Potais au lieu-dit " Les trois sapins " Ces trois sapins abattus il y a quelques semaines, entouraient la croix. G.Spailier, le 28 mai 1932.

A LA
MEMOIRE DE
JEAN GUILLAUME BOLETTE
NE A CORNESSE
DECEDE LE 16 MARS 1894
A L'AGE DE
27 ANS
6 MOIS
R.I.P.

Nous savons par Pierre Lafagne (I) que c'est au cours d'une chasse, à cinq heures du soir, que J.G. Bolette, né en 1867, fit une chute de cheval et se tua. Ses parents habitaient au boulevard Marie-Henriette à Spa, au château qui abrite actuellement le pensionnat de l'école moyenne.

12. Croix HEYNEN.

Au début du chemin de Wérihay en venant de Spa vers le cimetière de Creppe, se dresse contre une haie, à droite, une croix de pierre:

A LA
MEMOIRE DE
MONSIEUR
ALEXANDRE HEYNEN-SCHMITZ
DE SPA MORT SUBITEMENT
EN CET ENDROIT LE 5 MARS 1918
A L'AGE DE
50 ANS
PRIEZ
POUR LUI

Cette croix ne semble pas avoir inspiré les chroniqueurs. Alexandre Heynen habitait derrière la caserne et était berger. C'est à la garde de ses moutons qu'il est mort à l'endroit indiqué par la croix.

Maurice RAMAEKERS

(à suivre)

août 1977

(I) Pierre Lafagne, " Les pierres qui parlent ", 1976, pp. 71 et 72.